

Nom :
Hockney
Prénom :
David
Profession :
peintre
Particularité :
hédoniste



Des paysages du Yorkshire aux piscines californiennes, des portraits de ses parents à ceux de ses amants, l'œuvre de David Hockney relève de l'autobiographie. Retour sur le parcours d'un « peintre du plaisir », qui fête ses 80 ans à Paris, au Centre Pompidou.

/ Texte Guillaume Morel

Ci-dessus

David Hockney en 2001 à la galerie Lelong, Paris.
© GALERIE LELONG, PARIS.

Page de droite

A Bigger Splash, 1967, acrylique sur toile, 242,5 x 243,9 x 3 cm
LONDRES, TATE COLLECTION.

« *Le vrai sujet, c'est l'amour* », dit-il. Depuis 65 ans, David Hockney développe une œuvre intimement liée à sa vie personnelle. Sa famille, ses amis, ses amours, les terres de son Angleterre natale comme les eaux bleues de Californie composent l'essentiel d'une iconographie aux allures de journal intime. « *Hockney est un peintre du plaisir. Mais, dès les années 1960, ses sujets sont abordés en regard d'une réflexion constante sur la redéfinition possible des lois de l'optique et du réalisme. Il ne cesse de réfléchir à la nature des principes représentatifs qu'il met en œuvre dans ses tableaux* », explique Didier Ottinger, commissaire de l'exposition qui va ouvrir le 21 juin au Centre Pompidou.

C'est à l'école d'art de Bradford, ville industrielle de l'ouest du Yorkshire, que David Hockney apprend le dessin, dès 1953. Ses débuts sont marqués par la peinture de Walter Sickert et de Stanley Spencer, mais surtout par le réalisme de son professeur le plus charismatique, Derek Stafford. Ce dernier



Galerie Lelong & Co.

Paris – New York



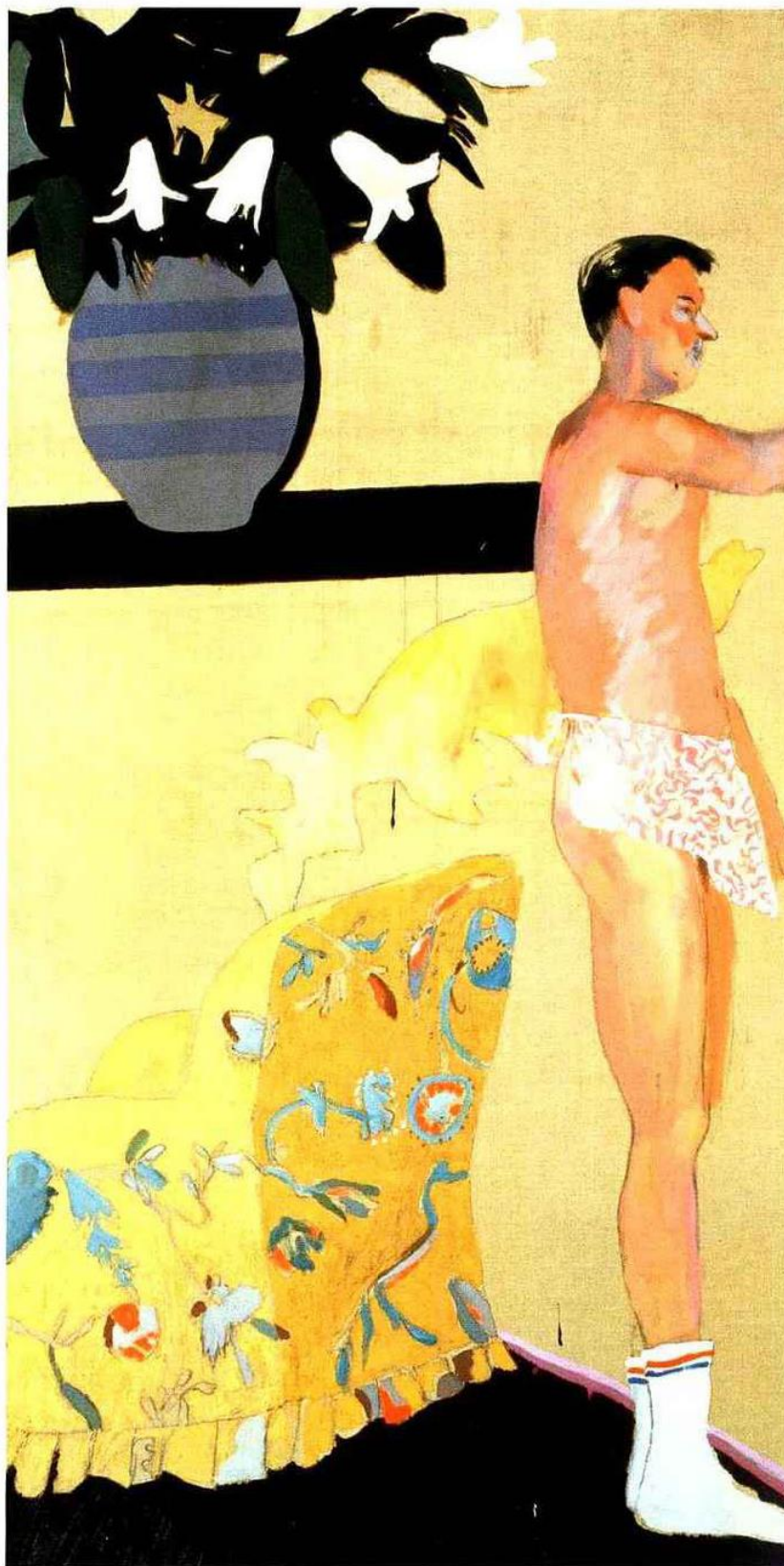
Ci-contre *Domestic Scene, Los Angeles, 1963, huile sur toile, 153 x 153 cm.*

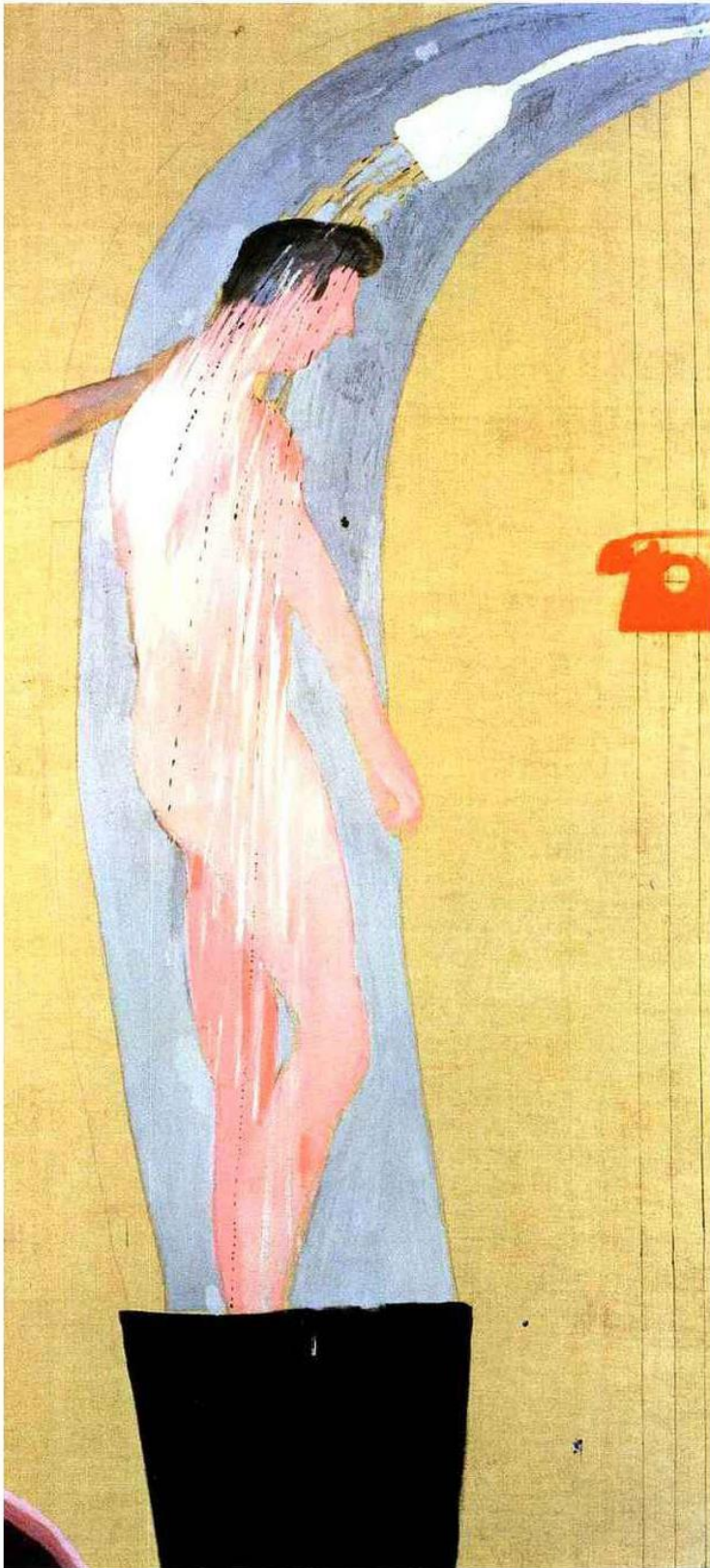
est proche du Kitchen Sink, un mouvement d'après-guerre que le critique d'art David Sylvester considérera comme une réponse anglaise au Réalisme socialiste. À partir de 1959, Hockney poursuit son apprentissage au Royal College of Art de Londres. Il découvre l'art de Jean Dubuffet, de Francis Bacon ou de Richard Smith, et s'intéresse à la peinture abstraite d'Alan Davie, fervent défenseur de l'Expressionnisme abstrait américain. Le jeune Hockney est alors à la croisée d'influences multiples. Il pressent les limites de l'abstraction et n'entend pas non plus suivre la voie d'un réalisme trop direct.

Le vrai choc aura lieu en 1960. Durant l'été, il visite la rétrospective Picasso organisée à la Tate Gallery de Londres. Il y retournera sept fois. Il est fasciné par le fait que l'artiste maîtrise tous les styles, cubiste, surréaliste, néoclassique. « À partir du moment où vous comprenez Picasso, [...] plus que jamais vous prenez conscience qu'il existe plusieurs formes de réalisme, et que certaines sont plus proches que d'autres de la réalité », écrira David Hockney dans l'ouvrage *Ma façon de voir* (1999).

Sous le soleil de Californie

À cette époque, ses *Love Paintings* font déjà clairement référence à son homosexualité, qui irriguera tout son œuvre, de manière plus ou moins explicite. « Je crois que c'était aussi de la propagande, dans le sens le plus banal du terme. Une bonne dose d'impertinence s'y mêlait au frisson de la nouveauté », expliquera-t-il plus tard. *Erection, Queer* ou *Doll Boy*, les titres de ses œuvres de 1960 signent son *coming out*, à une époque où l'homosexualité est encore punie par la loi (jusqu'en 1967 en Angleterre). En parallèle, le jeune artiste peaufine son look dandy et réalise les seize gravures du cycle *Rake's Progress*, inspiré d'une suite de peintures et de chalcographies de William Hogarth (1697-1764). En 1964, David Hockney fuit la grisaille londonienne pour goûter au soleil de la Californie, qui va lui inspirer ces tableaux hétérotoniques, aux tonalités pop, souvent réalisés d'après photographies, qui lui vaudront une reconnaissance internationale. À Los Angeles, il découvre le Polaroid et la peinture à





UNE RÉTROSPECTIVE TRÈS COMPLÈTE

Organisée en collaboration avec le Metropolitan Museum de New York et la Tate Britain de Londres où elle a été présentée au printemps, la rétrospective David Hockney du Centre Pompidou est la plus complète à ce jour. Riche de plus de 160 peintures, aquarelles, dessins, gravures, vidéos et ouvrages imprimés répartis en quatorze sections, elle traverse de façon chronologique toutes les époques de la longue carrière de l'artiste (ill. : *Nichols Canyon*, 1980, acrylique sur toile, 213,3 x 152,4 cm. ©Prudence Cuming Associates). De ses œuvres de jeunesse jusqu'à ses créations les plus récentes, elle réunit ses plus grands chefs-d'œuvre, en mettant l'accent sur les outils de production et de reproduction de ses images, comme le Polaroid, le fax, la photocopieuse, la palette graphique, l'ordinateur, l'iPhone et l'iPad. **G. M.**

LES + DE L'EXPOSITION

La présence de la série *Rake's Progress*, qui n'était pas exposée à la Tate Britain de Londres, et de *Bigger Trees Near Warter*, un tableau de quatre mètres sur quinze, qui montre la dimension monumentale du travail d'Hockney.

LES-

L'exposition fait l'impasse sur sa production dans le domaine de l'opéra. À partir de la fin des années 1960, Hockney a réalisé des décors pour des mises en scène d'œuvres de Stravinsky, Mozart, Strauss ou Wagner.

l'acrylique. Il rencontre surtout Peter Schlesinger, qui devient son amant dès 1966 et restera le grand amour de sa vie. Les lignes pures, les volumes simples, les aplats colorés structurent alors des compositions lumineuses, proches du photoréalisme. Selon la légende, l'idée des *Piscines* lui aurait été suggérée par Andy Warhol, venu lui rendre visite à Los Angeles. David Hockney vit aux États-Unis jusqu'en 1968, puis revient à Londres. Il commence la série des doubles portraits, grands tableaux silencieux dont l'atmosphère mystérieuse évoque les toiles d'Edward Hopper. À toutes les périodes de sa vie, l'artiste se passionne pour l'art du portrait, le plus difficile à ses yeux. « *Il ne peint que les gens qu'il connaît et qu'il aime. Ce qui l'intéresse est le lien qui le lie au modèle. Chaque portrait est comme un geste d'affection* », souligne Didier Ottinger.

Du photocollage à l'iPad

En 1970, Hockney réalise ses premiers *Joiners*, photocollages composés d'une juxtaposition de Polaroid qui, par un jeu de déconstruction puis de reconstruction, réinterprètent le principe du cubisme. Hockney brise la structure de l'image, contredit l'idée d'un point de vue unique, en donnant à voir toutes les facettes d'un même sujet. La photographie, qui dans les années 1960 lui a permis de reproduire le réel de la façon la plus précise, devient alors un moyen de s'en libérer. « *Hockney ne s'est jamais préoccupé d'atteindre la vraisemblance, la "vérité" du "réalisme". Les seules "vérités" auxquelles il aspire concernent le regard, notre façon de voir le monde et les moyens les plus adaptés à la représentation des espaces émotionnels produits par le regard* », écrit Andrew Wilson dans le catalogue de l'exposition. En 1973, Hockney s'installe à Paris. Tandis que le musée des Arts décoratifs organise sa première rétrospective française (quelques mois avant la sortie du film de Jack Hazan, *A Bigger Splash*), c'est dans l'ancien atelier de Balthus qu'il produit une série de portraits néoclassiques, marqués par le Picasso des années 1920.

Après la mort de son père en 1978, Los Angeles redevient la résidence principale d'Hockney. Il se concentre sur la série des



vingt-neuf *Paper Pools*, qui font référence aux *Piscines* de la décennie précédente. Dans l'atelier de gravure de Ken Tyler, il utilise des papiers colorés, qui évoquent à la fois les travaux récents d'Ellsworth Kelly et l'œuvre d'Henri Matisse. Au même titre que Picasso, ce dernier a joué un rôle fondamental pour Hockney : pour la couleur bien sûr, mais aussi pour la tonalité générale d'une œuvre joyeuse, qui témoigne d'un constant plaisir de peindre. Au début des années 1980, Hockney poursuit ses recherches sur la vision, l'optique, la perspective centrée ou

inversée (principe qui place le point de fuite derrière le spectateur de l'œuvre). S'inspirant encore de Picasso, mais aussi des rouleaux de la peinture chinoise, il enregistre, sur une même composition, les impressions successives d'un spectateur en mouvement, qui se déplace dans le paysage.

En 1984, il entreprend une série d'autoportraits réalisés de façon systématique, chaque matin en se réveillant. Jour après jour, il fixe les ravages du temps. À cette époque, l'artiste s'intéresse de plus en plus à la question de la reproductibilité technique de ses œuvres. En

Galerie Lelong & Co.

Paris – New York



“ Matisse a joué un rôle fondamental pour Hockney : pour la couleur, mais aussi pour la tonalité générale d'une œuvre joyeuse ”

Page de gauche
The Yosemite Suite
No.22, 2010, dessin
sur iPad imprimé
sur papier, 94 x 71 cm
©RICHARD SCHMIDT.

Ci-dessus *Henry*
Geldzahler and
Christopher Scott,
1969, huile sur toile,
214 x 315 cm
©RICHARD SCHMIDT.

Ci-contre *Pacific*
Coast Highway
and Santa Monica,
1990, huile sur toile,
198 x 304,8 cm
©STEVE OLIVER.



Ci-contre *Portrait d'un artiste (Piscine avec deux personnages)*, 1972, acrylique sur toile, 214 x 305 cm
©ART GALLERY OF NEW SCUTH WALES/JENNI CARTER.

TOUTES LES ŒUVRES :
©DAVID HOCKNEY.

témoignent ses *Home Prints*, conçus à partir d'une photocopieuse couleur. Il découvre aussi les possibilités du fax, qui lui permet de diffuser immédiatement ses œuvres auprès de ses amis, puis celles de l'ordinateur. À la fin des années 1990, il se remet à peindre les paysages du Yorkshire, mais leur donne cette fois-ci les couleurs de la Californie. L'heure est aussi au grand format, avec les vues du *Grand Canyon* (1998-1999), composées de l'assemblage de quinze à soixante toiles, dans la veine des *Joiners*. Son art se fera plus monumental encore en 2007, avec *Bigger Trees Near Warter*. Entre-temps, l'artiste a produit de nouveaux autoportraits, au fusain : des visages marqués par la peine, après le décès de sa mère.

Depuis quelques années, Hockney utilise l'iPhone et l'iPad. L'écran est son carnet de croquis. Il produit des centaines de dessins, paysages, natures mortes ou (auto)portraits, qu'il imprime ensuite. Tout en poursuivant, de façon quotidienne, son travail de peintre. « *Hockney est un artiste atypique sur le marché. Peu d'œuvres circulent, il préfère les garder pour lui, et il fait tourner son économie par les éditions de ses créations sur iPad* », explique Didier Ottinger. D'où le petit nombre de tableaux conservés par les musées. Aucun, par exemple, ne figure dans les collections du Centre Pompidou. Ce qui rend d'autant plus précieuse cette belle rétrospective.

À VOIR

★★★ « DAVID HOCKNEY. RÉTROSPECTIVE », au Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 75004 Paris, 01 44 78 12 33, www.centrepompidou.fr du 21 juin au 23 octobre.

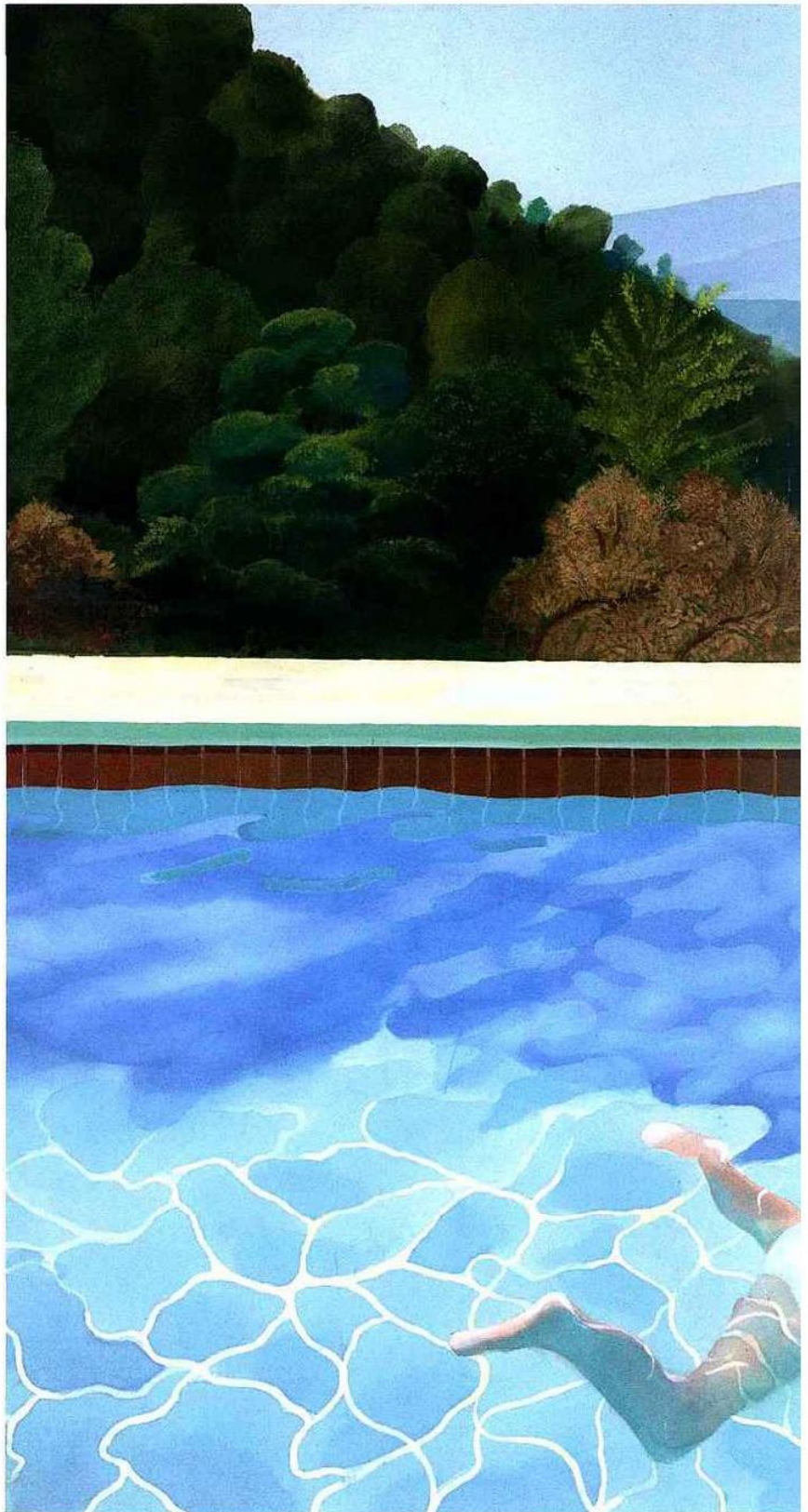
● RÉSERVEZ VOTRE BILLET SUR CONNAISSANCEDESARTS.COM

★★★ « DAVID HOCKNEY. THE YOSEMITE SUITE », à la galerie Lelong, 13, rue de Téhéran, 75008 Paris, 01 45 63 13 19, www.galerie-lelong.com du 20 mai au 13 juillet.

À LIRE

- LE CATALOGUE DE LA RÉTROSPECTIVE du Centre Pompidou, sous la direction de Didier Ottinger, éd. Centre Pompidou (320 pp., 300 ill., 44,90 €).

- LE HORS-SÉRIE de « *Connaissance des Arts* » (n°761, 68 pp., 9,50 €).



Galerie Lelong & Co.

Paris – New York

